



Universidad
del País Vasco

Euskal Herriko
Unibertsitatea

LETREN
FAKULTATEA
FACULTAD
DE LETRAS

**LE GENRE DU JOURNAL INTIME : LE CAS
D'ANNIE ERNAUX ET SON OUVRAGE *SE
PERDRE***

Orreaga del Río Ilincheta

Département : Philologie Française

Tutelle : Lydia Vázquez Jiménez

Degré : Philologie Française

Année académique : 2019/2020

Table des matières

Résumé	3
1. Introduction	4
2. Qu'est-ce que le Journal intime : un genre littéraire nouveau	5
2.1 Définition	6
2.2 Caractéristiques	7
2.3 Le Journal intime en France	10
3. Qui est Annie Ernaux	12
4. La pratique du Journal par Annie Ernaux	15
5. <i>Se perdre</i> , un Journal intime sur la passion amoureuse	17
5.1 Caractéristiques spécifiques	18
5.2 Différences entre la socioautobiographie (<i>Passion simple</i>) et le Journal intime (<i>Se perdre</i>) : une même histoire avec deux formes différentes	24
6. Conclusion : Annie Ernaux ou une nouvelle forme scripturale du Journal intime : le Journal intime féministe	26

Résumé

Ce travail a comme but l'analyse de *Se perdre* d'Annie Ernaux en tant que représentant d'une nouvelle forme du journal intime. Nous allons analyser quelles sont les caractéristiques spéciales de cette œuvre. Donc, d'abord, nous mettrons en contexte le genre du journal intime, pour cela nous expliquerons qu'est-ce que le journal intime en utilisant sa définition, ses caractéristiques et son évolution en France, depuis sa naissance jusqu'à nos jours. Ensuite, nous aborderons le lien entre le parcours littéraire de l'auteure et sa biographie. De cette façon, nous évoquerons les livres le plus remarquables, ainsi que les thématiques qui marquent sa bibliographie. En plus, étant donné que *Se perdre* n'est pas le seul journal que l'auteure a publié, nous étudierons quelle est la place de ce journal dans l'ensemble de ses œuvres qui portent sur ce genre. Dans la partie suivante, nous analyserons *Se perdre*. D'un côté, nous distinguerons quelles sont les caractéristiques spécifiques de ce livre qui le rendent différent. De l'autre, après avoir exposé ses propriétés, nous allons faire une comparaison avec *Passion simple*, œuvre qui raconte la même histoire mais qui appartient à un autre genre différent. En effet, le changement de caractéristiques de ce dernier ouvrage conditionne complètement la représentation de quelques éléments comme la perception du monde extérieur ou la figure de la femme. Donc, on verra que les caractéristiques de *Se perdre* dépendent des caractéristiques générales du journal intime et aussi de l'histoire racontée.

Enfin, grâce aux informations évoquées dans les parties précédentes, nous pourrions tirer nos conclusions et mettre en relief les raisons qui rendent *Se perdre* un journal contemporain différent. De cette façon, nous pourrions affirmer que *Se perdre* est un journal intime qui ouvre une nouvelle voie dans l'écriture féministe à cause non seulement de sa forme, mais aussi par la décision de sa publication de la part d'Annie Ernaux.

Mots clé : littérature française ; autobiographie ; journal intime ; Annie Ernaux.

1. Introduction

Annie Ernaux a écrit sur son journal « Écriture politique, action sociale, d'où me vient cette volonté d'engagement (et même dans l'amour, je m'engage à mort), de nécessité de la *praxis*, de donner aux autres » (Ernaux, 2001 : 229-230). Ces mots définissent non seulement ses raisons d'écrire mais surtout l'essence de *Se perdre*.

En effet, ce journal intime devient une œuvre d'engagement dans ces deux domaines, ce qui le rend un ouvrage remarquable non seulement à l'intérieur du genre du Journal intime, mais aussi dans le parcours littéraire d'Ernaux. C'est pour cela qu'il est nécessaire d'analyser la raison de le considérer comme tel.

À cet égard, nous allons commencer par les caractéristiques du journal intime en tant que genre littéraire ainsi que par son évolution en France depuis sa création. Nous avons décidé de limiter l'analyse à ce pays-là, non seulement parce que l'auteure de l'ouvrage est une écrivaine contemporaine française mais aussi parce que c'est un genre spécialement pratiqué dans ce pays.

Ensuite, nous allons analyser le rapport de la vie d'Ernaux avec son parcours littéraire. Puisque sa propre vie personnelle et ses expériences deviennent la source de ses œuvres, il est indispensable de connaître quelles sont les thématiques principales qu'elle a abordées. De la même façon, nous allons proposer une division de deux grandes variantes dans l'ouvrage de l'auteure.

Étant donné que le travail porte sur un journal intime, nous étudierons plus profondément la production d'autres exemples de ce même genre qu'elle a publiés jusqu'à nos jours. De cette manière, nous pourrions placer *Se perdre* dans l'ensemble de son parcours littéraire et connaître le rapport de ce dernier avec le reste de journaux d'Ernaux.

Nous nous rapprocherons peu à peu de l'œuvre cible, car dans la partie suivante nous définirons ses caractéristiques spécifiques. L'analyse des caractéristiques de *Se*

perdre porte notamment sur son rapport au monde et sur la temporalité extérieure, sur la représentation et perception de la passion amoureuse, et enfin sur l'image de la figure de la femme.

D'ailleurs, étant donné qu'il y a un autre livre intitulé *Passion simple*, paru quelques années auparavant, qui raconte la même histoire, nous précisons quelles sont les différences entre les deux. Nous verrons que les propriétés des deux sont tellement distinctes que nous allons les considérer comme deux livres appartenant à deux genres différents et n'ayant, en somme, que très peu à voir entre eux.

Finalement, nous présenterons les conclusions du travail pour essayer de dégager les raisons qui font de *Se perdre* un ouvrage singulier.

Nous emploierons les sigles SP pour faire référence à *Se perdre* et PS pour *Passion simple*.

2. Qu'est-ce que le Journal intime : un genre littéraire nouveau

Le journal intime est, au départ, un sous-genre à l'intérieur d'un genre moderne, l'écriture autobiographique. Il est écrit régulièrement par un diariste, néologisme utilisé pour la première fois en France par Michèle Leleu dans son œuvre *Les Journaux intimes* (1952). Il s'agit d'une personne qui écrit suivant le modèle d'écriture d'un journaliste de presse traditionnel, c'est-à-dire, une écriture jour après jour. De plus, le mot « diariste » regroupe la signification de « diary » en anglais ou « diario » en espagnol, de sorte qu'il fait référence aussi aux textes qui portent sur les expériences ou témoignages de tout ce qui a entouré l'auteur durant son existence.

Toutefois, aujourd'hui, par son parcours spécifique, il a acquis ses lettres de noblesse, de sorte que nous pouvons désormais parler du Journal intime comme d'un genre littéraire à part. Ce nouveau genre littéraire pose quelques questions difficiles à résoudre. La problématique principale porte sur le terme « Journal intime » qui, d'après Philippe Lejeune (2009), n'est que le résultat de l'évolution du genre du « Journal » tout

court. Au début, il s'agissait d'un texte où l'auteur témoignait des faits de l'extérieur et de son propre monde intérieur de la façon la plus objective possible, suivant le modèle des journalistes, qui racontaient des événements d'un point de vue objectif. Cependant, au fur et à mesure que la pratique des journaux est devenue plus populaire, la subjectivité a envahi ce nouveau genre. Donc, c'est ainsi que, pour remplir le vide d'un manque de termes et pour désigner l'écriture journalistique assujettie à la subjectivité de l'auteur et sans destinataire fixe, est né le « Journal intime », d'après Lejeune.

Donc, puisque le choix d'une appellation a été mis en question, la définition et la précision des caractéristiques sont également problématiques, notamment en ce qui concerne les différences avec le journal traditionnel. Donc, dans les points suivants, on exposera les caractéristiques du journal intime, et, puisque la limite est floue, on proposera d'abord les caractéristiques générales qui sont présentes aussi dans les journaux traditionnels et, ensuite, on passera aux caractéristiques propres du journal intime.

D'ailleurs, ce genre, comme toute l'écriture autobiographique, a été souvent préjugé et dévalorisé comme une écriture narcissique centrée sur le « je » de l'auteur. Or, comme on dévoilera dans les pages à venir, cette idée préconçue n'a aucun fondement dans le cas de SP.

2.1 Définition

Pour commencer, comme on l'a déjà évoqué, il s'agit d'un genre littéraire inclus dans l'écriture autobiographique. Donc, tout d'abord, il faudrait préciser qu'est-ce que l'autobiographie. Ce terme pourrait être défini comme mot d'origine grecque qui fait référence au récit où l'auteur raconte sa vie rétrospectivement, généralement sous la forme de mémoires ou de journal. L'écrivain raconte sa vie à la première personne, mettant l'accent sur ses expériences personnelles et essaie de ne raconter que la vérité. On pourrait aussi ajouter la ressemblance entre l'auteur, le narrateur du récit et le personnage dont il parle. D'après Lejeune (1975 : 15) ce critère est également utile non

seulement pour définir l'autobiographie, mais aussi pour déterminer tous les autres sous-genres autobiographiques, comme c'est le cas du journal intime.

Après avoir spécifié ce premier terme, on continuera avec la définition du journal intime. En effet, c'est, au départ, un sous-genre autobiographique qui regroupe les caractéristiques déjà évoquées et qui est écrit par un diariste avec une certaine régularité où il écrit non seulement sur des événements, mais aussi sur des propos plus profonds comme ses réflexions ou ses sentiments. Ce type d'œuvre porte souvent sur une thématique plus concrète et touchante de la vie privée de l'auteur, comme le témoignage d'une guerre, une maladie ou une histoire amoureuse, par exemple.

2.2 Caractéristiques

En ce qui concerne les caractéristiques du Journal intime, comme l'on a déjà avancé, on commencera par les plus générales. Étant donné que le Journal intime est postérieur au Journal traditionnel, les premières propriétés seront communes aux deux variantes.

1. Suivant la définition évoquée, c'est un texte écrit avec une certaine régularité où la date, et même le lieu d'écriture sont notés. Cette régularité est une des seules limitations et exigences du journal, car il dépend du calendrier. D'après Blanchot (1959), « Le calendrier est son démon, l'inspirateur, le compositeur, le provocateur et le gardien ». De même, cette contrainte est considérée par les critiques du genre, tels que Jean Rousset (1986), comme la « Clause de temporalité », qui rend le journal un genre « assujetti au calendrier ».

2. La clause du temps conditionne l'écriture du journal intime. En effet, la rédaction du journal intime est immédiate, impulsive et « naturelle », de façon que l'écrivain ne réfléchit pas pendant le temps d'écriture. La limite de temps impose un manque de recul face aux événements, car les épisodes du journal s'écrivent toujours au présent et à l'intérieur d'une même journée. Ce fait est appelé, selon Rousset (1986), une « simultanéité du discours et du vécu ». Donc, même si les textes suivent la chronologie

logique des heures, parfois on y trouvera des textes apparemment chaotiques, conséquence du style direct suivant l'élan de l'auteur dépourvu de perspective.

3. La limitation de temps rend autonome chaque texte. Malgré la connaissance du passé, l'auteur ignore les événements postérieurs, il ne dispose que des faits précédents. Donc, les textes peuvent présenter une coupure d'un jour à l'autre, car bien que le texte suive une linéarité générale du point de vue de la narration, chaque texte écrit d'un jour à l'autre est, dans sa globalité, autonome. En effet, selon Rousset (1986 : 24), « la répétition périodique interdit toute linéarité narrative et impose la primauté du discours sur le récit ». D'ailleurs, l'écriture d'un jour ne garantit pas la même manière d'écrire du lendemain ; il y a plusieurs facteurs, comme les émotions, qui changent la façon d'écrire. Dans ce sens Picard (1981) affirme que les particularités du journal comme l'incohérence au niveau textuel, la référence à un épisode de vie concret et la présence des informations résumées ne se conforment pas à la globalité de l'œuvre.

4. Le journal intime, comme toute œuvre littéraire, acquiert un statut littéraire grâce à la consécration de sa publication. Cependant, au contraire d'autres genres, c'est un genre qui dépend toujours de la volonté de l'auteur, même après avoir été publié. En effet, d'après Picard (1981), bien que l'œuvre publiée devienne un texte fermé, le journal est une forme ouverte qui peut continuer tant que l'auteur reste vivant. Étant donné que c'est un texte qui porte sur la vie d'une personne réelle, ce facteur fait possible une réouverture et une continuation permanentes (Luque Amo 2016).

5. Lorsque l'auteur décide d'écrire un journal intime, il envisage trois objectifs principaux concernant la publication. D'abord, il y a la possibilité d'en écrire un qui en principe ne vise pas à être publié. C'est une œuvre où le narrateur et le narrataire coïncident, à savoir un exemplaire écrit par l'auteur où le destinataire est lui-même. C'est ainsi que ce type des journaux a été qualifié d'après Rousset (1986) comme un « texte d'auto-destination » ou même « sans destinataire ». C'est un texte dont la fonction principale est de se créer un espace privé pour se libérer, grâce au refus de publication. SP est un exemple parfait, car, au début, l'auteure n'aspire pas à cet objectif.

Ensuite, il faut signaler les journaux écrits pour être distribués dans l'entourage privé de l'auteur. Il s'agit d'exemplaires qui se trouvent dans un milieu hybride, car ils ne restent pas dans l'intimité du diariste, mais ils ne deviendront pas entièrement publics. En fait, le texte sera partagé seulement avec ses proches, voire des membres de sa famille.

Enfin, la troisième possibilité est celle de la réalisation d'un journal intime pour être publié. Même si *a priori* cet objectif pourrait être contradictoire avec le concept d'intimité, c'est l'une des cibles les plus répandues de nos jours. C'est ainsi que le vœu de publication peut s'effectuer, soit en vie, soit *post mortem*. On pourrait citer Marguerite Yourcenar qui décida que son journal serait publié quelques années après sa mort.

6. Le journal intime permet à l'auteur de ne pas s'autocensurer. Autrement dit, étant donné qu'il dépend de la volonté de l'auteur, dont dérive la volonté de publication, il peut se montrer tel qu'il est. C'est un texte qui rend possible l'exposition totale du diariste, sans les limites qu'imposent d'autres genres comme le romanesque, qui vise généralement à être publié.

7. Il s'agit d'un texte qui s'approche de la vérité, qui se limite à elle, ce qui n'empêche que la subjectivité de l'auteur puisse modifier la réalité. Donc, l'auteur doit se restreindre le plus possible aux faits, déjouant, dans les textes, toute modification ou mensonge. Selon Lejeune (1975), grâce au pacte autobiographique, le destinataire et le destinataire prennent le texte comme témoin d'une réalité et, donc, le lecteur le lit comme tel, rejetant toute considération de l'œuvre comme fictionnelle.

8. Le diariste du Journal intime écrit non seulement par rapport aux événements qui ont lieu pendant une journée, mais vise un domaine plus rapporté aux faits privés, à son intimité. Or, la caractéristique de l'intimité ne se limite pas aux sensations et à son affectivité, mais à son « moi » dans toute sa complexité. Ce genre amène l'auteur à une introspection de son monde intérieur. Ainsi, la privacité concerne des aspects divers du sujet : le mental, le social, l'émotionnel et le corporel (Kunz Westerhoff : 2005) .

2.3 Le Journal intime en France

Il serait difficile de préciser la date concrète de la naissance de ce genre ; or, on pourrait la fixer entre les XVIII^e et XIX^e siècles. *Les Confessions* de Rousseau est sans doute le texte déclencheur de l'écriture autobiographique en France. Les transformations, après la Révolution Française, fournissent à l'individu la conscience de sa propre existence. C'est ainsi qu'au XIX^e siècle on trouve les premiers diaristes en France, tels que Stendhal ou Maine de Biran. Ces premiers diaristes ne visaient pas à la publication de leurs journaux ; au contraire, d'après David Bryant (1981), « au départ, le journal intime avait une fonction positive car il aidait à supprimer la barrière entre la spontanéité de la pensée et de l'expérience et l'expression de celle-ci de façon littéraire ».

À partir de la deuxième moitié du XIX^e siècle, le journal commence à évoluer et à se conformer tel qu'on le connaît aujourd'hui. En effet, durant cette période, les auteurs commencent à créer des journaux qui, dans certains cas, visent la publication, généralement à titre posthume. La visibilité et la diffusion encouragent d'autres auteurs à son écriture, et assurent également le succès dans les décades à venir. L'essor arrive avec la publication du *Journal* d'Amiel (1884), grâce aussi aux *Cahiers* (1876) de Sainte-Beuve et au *Journal* des frères Goncourt (1887), même si cette œuvre n'a pas été considérée comme un véritable journal, mais comme des mémoires (Disegni : 2007). De toute façon, ces deux œuvres bousculent le genre, pour arriver à sa pratique étendue tout au long du XX^e siècle.

C'est à partir des années 20 du XX^e siècle que le Journal intime se fixe en tant que genre littéraire. Dans cette troisième étape, les diaristes écrivent souvent pour être publiés, soit en vie, soit posthument. Ces journaux se caractérisent par l'influence de deux domaines : la sociologie et la psychanalyse, cette dernière grâce à Freud. C'est ainsi que Barthes (1996) souligne la liste des thèmes dont les diaristes du XX^e siècle écrivent le plus souvent, proposée par Alain Girard :

origines géographiques [...], origines sociales [...], situation parentale [...], éducation religieuse [...], statut familial [...], profession [...], constitution physique [...], caractère [...] (Barthes 1996 : 268).

De plus, l'influence des théories psychanalytiques est indiscutable. Les journaux du XX^e siècle deviennent des récits où les diaristes réfléchissent sur leur propre existence. En effet, la liste thématique de Girard ne comporte pas la seule exposition de la réalité des diaristes et leurs contemporains, mais elle subit une grande influence subjective et analytique de l'univers intérieur de l'auteur. Par exemple, André Gide, dans son *Journal*, examine ses réactions et son caractère donnant la priorité à la création littéraire d'auto-introspection. C'est ainsi que beaucoup de journaux commencent à l'époque de l'enfance ou de l'adolescence, car c'est souvent la source des troubles postérieurs.

En plus, les faits historiques, comme les deux guerres mondiales qui ont éclaté au XX^e siècle, ont accru le besoin d'analyse et de questionnement de l'individu. Les périodes difficiles ont encouragé les gens à témoigner de leurs expériences personnelles. Il faut aussi constater l'existence de nombreux journaux intimes écrits par des femmes qui, jusqu'à la parution d'*Écrire sous l'Occupation : Du non-consentement à la Résistance, France-Belgique-Pologne, 1940-1945* (Bruno Curatolo, François Marcot éd., 2011), étaient invisibles.

On réalise que cette pratique est devenue de plus en plus populaire, même parmi ceux qui ne se consacrent pas à l'écriture proprement dite. Cette croissance a pu être constatée grâce à une enquête du Ministère de la Culture (Lejeune : <https://www.autopacte.org>, consulté le 14 mai 2020) sur la possession d'un journal intime, où le chiffre est en hausse et surtout parmi les femmes. Donc, l'on pourrait déduire que c'est un genre qui est devenu spécialement prisé par les femmes, qui ont voulu pratiquer ce genre d'écriture 'intime'.

En ce qui concerne les diaristes remarquables de cette étape, on a déjà évoqué l'importance de l'œuvre de Gide. Or, il faudrait souligner la parution de *Journal*

littéraire (1954-1966) de Paul Léautaud comme l'un des plus longs au sein de la littérature française et *Le Passé défini* (1983-2013) de Cocteau. Quant aux œuvres des écrivaines, il y aurait *La Douleur* (1985) de Marguerite Duras qui inclut quelques extraits du journal intime qu'elle a tenu et *Journal de guerre* (1990) de Simone de Beauvoir.

Enfin, cette tendance à la hausse est évidente grâce à la digitalisation de l'écriture. Les nouvelles formes d'écriture, comme les Blogs, divergent du journal traditionnel, mais maintiennent l'écriture chronologiquement régulière comme règle principale. Finalement, l'écriture des journaux en ligne est devenue encore plus visible les dernières semaines grâce à la parution des journaux du confinement, comme celui de Leïla Slimani, par exemple, publié quotidiennement dans *Le Monde*.

3. Qui est Annie Ernaux

Annie Ernaux est une écrivaine et professeure normande née le 1^{er} septembre 1940 à Lillebonne ; elle a passé sa jeunesse à Yvetot, car ses parents ont déménagé pour y tenir un café-épicerie. Élevée dans une école catholique, à l'âge de 19 ans, elle intègre la faculté de philosophie à Rouen pour commencer ses études en Lettres modernes. Elle obtient son CAPES et puis elle devient professeure agrégée.

Son parcours littéraire pourrait être divisé en deux grands groupes. D'un côté, nous distinguerons ses œuvres qui portent sur l'intérieur. En effet, elle commence son parcours littéraire avec *Les armoires vides* (1974). Avec, comme protagoniste, son *alter ego* Denise Lesur ; l'œuvre raconte son enfance, puis l'avortement qu'Ernaux a subi en 1964. Ce motif reviendra quelques années plus tard dans *L'Événement* (2000) mais avec une grande différence : le narrateur sera autodiégétique, caractéristique de ses œuvres autobiographiques publiées après.

Ensuite, elle a abordé la thématique de son rapport avec la famille et ses origines sociales. Il s'agit d'un sujet qui revient à plusieurs reprises dans *Ce qu'ils disent ou rien* (1977) et *La place* (1983), qui a obtenu le Prix Renaudot en 1984, où elle représente le

milieu où elle a grandi. C'est un récit qui fait un retour en arrière, car il commence avec le décès de son père quelques années avant pour raconter ensuite la relation qu'Ernaux a eu avec lui, où son père devient la figure représentative du milieu modeste auquel elle appartenait. C'est une œuvre qui inaugure la tendance d'écriture « plate » qui marquera ses œuvres postérieures (Bernadet : 2012). En fait, c'est une caractéristique qui définit ses ouvrages comme des récits sans fioritures qui ne visent pas à émouvoir le lecteur, mais à témoigner des expériences vitales qui l'ont touchée.

La figure de sa mère est aussi présente dans *Une femme* (1988) et dans *Je ne suis pas sortie de ma nuit* (1997), où Ernaux reproduit le caractère de sa mère, sa maladie et sa mort ainsi que la relation qu'elles ont eue. Elle met l'accent sur le langage appris à la maison, car c'est un des aspects fondamentaux qui conditionnent sa conception du monde. Comme elle l'a déclaré, le milieu social devient un élément clé dans son parcours : « Le social, l'appartenance sociale sont pour moi les choses les plus déterminantes. Je crois que c'est plus déterminant que le genre, même si le genre a évidemment énormément d'importance ». (Ernaux 2005 : 173).

D'ailleurs c'est une clause à laquelle l'auteure n'a pas pu échapper complètement. Le sentiment de honte causé par l'environnement social originaire joue le rôle principal dans *La honte* (1997). L'auteure l'a même admis lors de ses entretiens :

La honte a partie liée avec la mémoire dans le phénomène de l'oubli, du refoulement, qui dans mon cas n'a jamais été complet. Au contraire, je possède « la grande mémoire de la honte », que j'appelle le don de la honte, sentiment atroce, mais qui apporte une connaissance aiguë du monde social (Ernaux : 2017).

Dans cette œuvre l'auteure effectue aussi un retour en arrière jusqu'à son adolescence. En effet, elle revient à son lien paterno-filial et témoigne d'une espèce d'humiliation provoquée par l'un des principaux souhaits de ses parents, celui d'atteindre un statut familial meilleur.

Dans le même esprit, elle publie *Retour à Yvetot* (2018), histoire qui naît du sentiment de trahison à ses origines, à sa famille, car après avoir fini ses études et

déménagé avec son mari d'origine bourgeoise, elle fréquente des gens qui n'ont rien à voir avec ceux du milieu humble dont elle était originaire et, d'une certaine façon, elle rompt avec son passé social.

De même, en 2011, paraît *L'autre fille*, récit sous forme d'une lettre à la première enfant morte de ses parents, que l'auteure n'a jamais connue et qui nous reconduit à son enfance.

Quant au reste de questions personnelles, il faut souligner le thème des relations amoureuses qui commence avec *La femme gelée* (1981). Il s'agit d'un récit autobiographique où Ernaux témoigne de sa relation avec son mari qu'elle avait épousé en 1964 et de qui elle finit par divorcer. C'est l'histoire d'une jeune fille qui se marie avec un homme qui croit, comme elle, à l'égalité des sexes. Or, ils sont influencés par les conventions sociales et la protagoniste finit par s'adapter au rôle traditionnel de la femme.

Dans cette même thématique, on trouve PS (1991) et SP, où Ernaux raconte l'histoire amoureuse qu'elle a eue avec un Russe après son divorce. D'ailleurs, ses rapports amoureux sont réitératifs puisque dans *L'occupation* (2002) elle aborde l'histoire avec un ancien amant et dans *Mémoire de fille* (2016) elle témoigne de son premier rapport sexuel.

D'un autre côté, il y aurait les récits de l'extérieur. C'est ainsi qu'il faut distinguer *Les Années* (2008), œuvre qui fait montre de l'utilisation de la photographie et qui recueille les expériences et changements de toute une génération née dans les années 50. Écrite aussi sous la forme autobiographique et rétrospective, elle inclut une innovation afin de s'éloigner des récits antérieurs plus personnels et privés de l'utilisation du « je », pour créer un récit de mémoire collective. C'est un livre qui a été considéré comme le chef-d'œuvre de l'auteure, grâce auquel elle a obtenu le prix Marguerite Duras 2008.

Dans ce même sens, elle publie plusieurs journaux, dont on parlera dans le point suivant.

En somme, d'après les critiques comme Sánchez Hernández (2017 : 200) et Thumerel (2011 : 81), c'est une auteure dont les œuvres appartiennent principalement au genre socio-autobiographique. En effet, l'auteure a employé ce terme pour définir sa production littéraire, car elle rejette le recours à la fiction pour la création : « Mon matériau, c'est le croisement de l'expérience historique et de l'expérience individuelle et, pour ça, je n'ai pas besoin de fiction » (Ernaux, 2000 : 26-27). Elle précise que la socioautobiographie est « un rapport de soi à la réalité sociohistorique » (Ernaux : 2011b). Son ouvrage socioautobiographique fonctionne comme le puzzle qui compose sa vie, car elle témoigne, à chaque œuvre, de différents épisodes de son existence.

Actuellement, elle est considérée comme l'une des figures les plus influentes parmi les écrivaines contemporaines. En plus, c'est l'une des rares auteures qui a intégré la collection "Quarto" en vie avec *Écrire la vie* (2011), qui recueille la plupart de ses œuvres à ce jour.

4. La pratique du Journal par Annie Ernaux

En ce qui concerne la pratique diaristique par Ernaux, le journal est sa première manifestation d'écriture. Il s'agit de plusieurs cahiers qu'elle écrit depuis son adolescence et qui recueillent différentes époques de sa vie. C'est grâce à un extrait de ce journal que quelques années plus tard paraîtra SP.

Quant à la publication des journaux intimes d'Ernaux, il faut souligner que pour l'instant elle en a publié cinq. Comme on verra plus tard, trois des cinq journaux présentent des caractéristiques similaires concernant le rapport avec le monde extérieur. Ainsi, on pourrait distinguer deux catégories différentes de journaux qui, d'ailleurs, pourraient s'étendre tout son parcours littéraire. Dans ce même sens, l'auteure a déclaré lors de la parution du premier journal : « *Journal du dehors*, aussi, par opposition au journal intime que je tiens par ailleurs, mais que je ne souhaite pas livrer » (Ernaux : 1993), mettant ainsi en évidence l'existence de deux catégories dans ses journaux.

En premier lieu, elle publie le *Journal du dehors* (1993). Comme le titre l'indique, il ne s'agit pas d'un journal intime proprement dit, mais d'un journal où l'auteure note ses observations entre 1985 et 1992 lors de ses voyages en train ou lorsqu'elle va au supermarché. L'œuvre se construit grâce aux constatations que l'auteure fait des actions et réactions du reste de la société. Puisque cette analyse du dehors arrive à un point où l'extérieur porte sur l'intimité, l'auteure a parlé de « journal intime extérieur ». De plus, ce recueil de constatations sociales a fait de ce premier journal un travail proche de l'ethnologie, comme le dit Ionescu (2001 : 934) : « Annie Ernaux y exprime d'emblée son projet d'ethnologue ». Ainsi, depuis son premier journal, l'auteure met en évidence l'importance et la présence de la dimension sociale dans son œuvre. Ces valeurs vont, certes, caractériser ses journaux à venir.

En 2000, elle publie son deuxième journal intitulé *La Vie extérieure*. Comme cet ouvrage présente quelques caractéristiques similaires et communes au *Journal du dehors*, il est considéré la suite ou deuxième partie de son prédécesseur. En effet, le fonctionnement est similaire car, jour après jour, l'auteure transcrit les remarques faites sur gens qu'elle croise et qu'elle regarde dans des lieux publics de 1993 à 1999. Donc, il s'agit de l'époque qui suit celle du premier. En plus, ici le titre est un autre signe qui met en évidence le contenu du livre. La superposition du monde du dehors s'éloigne du monde intérieur de l'auteure pour témoigner d'une autre réalité, concernant les gens qu'elle croise alors.

En 2011, elle publie SP, une partie du journal intime qu'elle a tenu depuis son adolescence. Ce journal est différent des préalables, car il se range dans les œuvres de l'intérieur. En effet, au contraire des cas précédents, on n'y trouvera pas de références à la société, mais une exubérance d'intimité qui omet presque toute référence extérieure, se limitant à une histoire amoureuse. Cette œuvre est différente car elle échappe à la tendance générale des journaux de l'auteure, par les caractéristiques qu'on analysera plus tard.

L'Atelier noir (2011a) est son quatrième journal. Il s'agit d'un journal écrit de 1987 à 2007 qui s'éloigne des deux tendances générales. Même s'il garde la forme du

journal, avec la date d'écriture, au niveau du contenu l'auteure affirme que ce n'est pas un journal comme les autres :

Mais, « d'écriture », ce journal ne l'est pas vraiment. N'y figurent pas les ébauches, les observations, les phrases qui surgissent brusquement, rien de ce qui constitue les matériaux du livre en cours. Tout cela est encore ailleurs, dans d'autres dossiers. C'est un journal d'avant-écriture, un journal de fouilles [...] (Ernaux, 2011a : 9).

En effet, c'est un journal qui n'est pas construit à partir des expériences comme SP ou des observations de la société comme *Journal du dehors*, c'est un journal qui analyse son processus de création, une exploration de l'avant-écriture et l'après-écriture.

Enfin, *Regarde les lumières mon amour* (2014) est le dernier journal qu'Ernaux a publié. Dans le même esprit des deux premiers journaux, l'auteure écrit les observations qu'elle fait du monde extérieur. Dans ce cas, c'est un recueil des réflexions tirées des constatations faites jour après jour dans l'hypermarché d'un centre commercial dans la région parisienne où elle habite, lors de ses courses. En effet, d'après Creux (2014 : 2) « nous pouvons considérer qu'Annie Ernaux s'inscrit implicitement dans une posture d'observation participante (elle y va de sa liste de course, de son chariot) ». C'est ainsi que, d'une certaine façon, l'auteure décrit et fait un portrait d'une partie de la société française qui se donne rendez-vous dans ce genre d'espaces, car, selon Ernaux, « tous ceux qui n'ont jamais mis les pieds dans un hypermarché ne connaissent pas la réalité sociale de la France d'aujourd'hui » (Ernaux, 2014 : 12). Donc, de nouveau, elle soumet son journal à l'analyse du comportement de la société, afin d'écrire un journal des procédés collectifs.

5. Se perdre, un Journal intime sur la passion amoureuse

SP est un extrait du journal intime qu'Annie Ernaux a tenu depuis son adolescence. En ce qui concerne le sujet général, l'œuvre témoigne de la passion amoureuse qu'Ernaux a partagée avec un homme de septembre 1988 à avril 1990.

L'amant est d'origine russe, narcissique, rustre, misogynne et aimant le luxe. Il apparaît toujours avec l'initiale "S".

5.1 Caractéristiques spécifiques

L'œuvre commence avec la préface du journal où l'auteure expose les caractéristiques fondamentales. En premier lieu, elle avoue que c'est une partie du journal qu'elle a tenu depuis son adolescence considéré comme « le seul lieu véritable d'écriture » (Ernaux, 2001 : 13). Par conséquent, l'auteure avance qu'il s'agit d'un texte qui pourrait être très proche de sa vraie identité, car elle y donne libre cours aux inquiétudes, réflexions ou analyses le plus cachées sans autocensure.

En deuxième lieu, elle souligne les raisons de publication de son journal intime pour justifier ce choix. Elle oppose la parution du journal et celle de PS, œuvre antérieure dans la bibliographie, mais postérieure concernant la période d'écriture :

En janvier ou février 2000, j'ai commencé de relire les cahiers de mon journal correspondant à l'année de ma passion pour S., que je n'avais pas ouverts depuis cinq ans [...]. Je me suis aperçue qu'il y avait dans ces pages une "vérité" autre que celle contenue dans *Passion simple*. Quelque chose de cru et de noir, sans salut, quelque chose de l'oblation. J'ai pensé que cela aussi devrait être porté au jour (Ernaux, 2001 : 14-15).

Puis, elle avance aussi quel est le sujet du livre : la liaison amoureuse qu'elle a vécue avec un homme. Le lecteur se fait une idée du thème central par le mot "passion". Ce mot conditionne l'action car c'est la passion qui devient le moteur de l'œuvre.

Le désir domine la vie de l'auteure, et en même temps le journal. En effet, le cahier devient une sorte de traduction de cette période de vie où les sentiments immédiats, impulsifs et illogiques de la passion s'avèrent authentiques grâce aux textes, car les caractéristiques du journal lui permettent de constater sa propre existence : « vivre sans écrire, dans l'attente de rendez-vous, qui sont une terrible descente dans la

mort » (Ernaux, 2001 : 124). En plus, suivant l'une des caractéristiques du journal, l'auteure admet être pleinement consciente du manque de réflexion sur la situation dans sa globalité : « Il faudrait deux colonnes à ce journal. L'une pour l'écriture immédiate, l'autre pour l'interprétation, quelques semaines après. Une large colonne, celle-ci, car je pourrais interpréter plusieurs fois » (Ernaux, 2001 : 109).

En outre, son prologue fait référence au manque de temporalité et de localisation du récit, car l'auteure annonce « Le monde extérieur est presque totalement absent de ces pages » (Ernaux, 2001 : 15). Autrement dit, elle évoque une des grandes caractéristiques de son journal : la carence du monde extérieur. Effectivement, on y trouvera peu de références à ce qui n'a pas de rapport étroit avec sa liaison amoureuse. Ce qui confirme, une fois de plus, que c'est un livre où l'intimité l'emporte sur l'extériorité.

L'absence du monde extérieur est si évidente que la passion amoureuse marque la temporalité du récit. Bien qu'il suive une certaine régularité, car les premières annotations datent des jours qui se suivent, le texte s'adapte peu à peu au rythme de la passion.

La régularité des entrées dépend des actions liées à la liaison avec S. Donc, quand les rendez-vous commencent à être moins fréquents, les textes s'adaptent au rythme du désir et deviennent plus irréguliers. L'auteure arrive à admettre qu'elle écrit sous l'emprise de la passion, comme s'il n'y avait rien au-delà de la relation : « à quel moment rejoindrai-je le présent, ces lignes écrites dans l'enfermement de la passion ? » (Ernaux, 2001 : 236).

Elle écrit par rapport à lui et à tout ce qui l'entoure, c'est à partir de là qu'il faut remarquer les conditions de la création et la suite du journal. Il s'agit des appels téléphoniques de S, facteur qui pousse l'auteure à écrire à nouveau sur son journal. On y trouve donc des entrées qui commencent avec la phrase « il a appelé », comme si le seul déclencheur du texte était le coup de téléphone, écrire pour et par lui. L'angoisse de l'attente du téléphone est suivie du bruit de la voiture lorsqu'il arrive chez Ernaux. En

effet, ce bruit devient un moment de repos, car l'auteure sait que l'histoire n'est pas finie et qu'elle pourra continuer à écrire après.

De cette façon, les dates et les heures que l'écrivaine précise perdent leur importance dans l'ensemble du journal. Le lecteur perd la notion du temps extérieur et commence à lire un journal qui dépend exclusivement de la temporalité de la relation, et même des actions tellement précises comme le *ring ring* du téléphone.

Ensuite, la dépendance du journal de la figure de S, est en même temps un reflet de la vie l'auteure. Elle bâtit sa vie à partir de sa liaison amoureuse. À savoir, elle se laisse guider selon les rendez-vous ou les appels de son amant, de sorte que le reste des actions viennent après tout ce qui a rapport avec son compagnon. L'importance est visible grâce à la longueur de textes consacrés à la relation qui s'oppose au reste des actions de la vie de l'auteure. Lorsqu'elle donne une information concernant son travail, les textes sont généralement brefs, comme si leur concision signifiait qu'ils ont une importance mineure dans l'ensemble du journal et donc, de sa vie. Voici l'exemple d'une journée racontée rapidement où ils n'apparaissent que les informations de base, pour comprendre l'idée générale :

Aéroport. [...] Ce matin, interview de la traductrice rousse et bègue.
Union des Écrivains, avec l'officiel épurateur d'après le Printemps de Prague,
"Brat". Atmosphère Est, la pièce sombre, le café servi, les clivages idéologiques
impossibles à percer. Charge du Brat contre Hrabal.

Université de Prague, toujours les mêmes attaques contre le Nouveau
Roman, évocation d'écrivains communistes ou assimilés. Peut-il en être
autrement ?

Soir, Budapest (Ernaux, 2001 : 157).

Un autre élément clé qui prend une importance considérable dans l'ensemble du texte est l'origine de S. Puisqu'il est d'origine russe, les références à ce pays-là, à son système politique (le communisme) sont nombreuses et arrivent même à médiatiser les loisirs et lectures de l'écrivaine. Pendant cette période, l'auteure choisit des lectures des écrivains russes comme *Anna Karenine*, elle devient assidue aux soirées et sessions de

cinéma organisées par le PCF et commence à apprendre le russe jusqu'au point de rêver en langue russe : « J'ai rêvé en russe, je prononçais des phrases russes, je pensais en russe » (Ernaux, 2011 : 230).

Ce rapport entre les actions et S est si évident qu'il établit des liens entre n'importe quelle action et S, qui *a priori* n'auraient aucune connexion. Voici un exemple :

Être assise sur les chiottes, mal au ventre, et la tête penchée sur une serviette étalée au sol. J'essaie de vomir. Sans soute le bol de bouillon au goulasch qui n'a pas passé, trop gras. Et je suis singulièrement fragile en ce moment. Et si j'avais le sida ? Il ne pourrait m'avoir été transmis que pas S (Ernaux, 2001 : 157-158).

La perte de contrôle de sa propre vie se confirme quand elle commence à tenter sa chance et à croire aux signes. Puisqu'elle essaie d'avoir un rendez-vous ou un coup de téléphone de son amant, elle recourt aux dons aux indigents qu'elle croise : « Ce matin, à la station Auber [...] un homme assis la tête dans les mains, sur les marches [...]. Je lui donne dix francs. En désirant très fort que S. m'appelle du Midi » (Ernaux, 2001 : 108). Elle met en rapport les donations ainsi que quelques actions inattendues dans un instant précis comme des éléments qui possèdent une signification ou une influence possible sur le futur : « Au moment où je m'apprêtais à rassembler tous les signes me prouvant qu'il avait décidé de rompre, il a appelé. » (Ernaux, 2001 : 113).

Or, comme il s'agit d'une situation conditionnée par une relation amoureuse, l'auteure accepte et justifie cet état excessif : « ne pas voir c'est la passion » (Ernaux, 2001 : 127). Elle tolère l'existence du « bonheur douloureux » (Ernaux, 2001 : 23), elle comprend l'existence inséparable des deux. Ce sentiment qui pourrait être interprété comme ambigu, devient général dans l'œuvre. En effet, c'est une des idées que le journal transmet, l'expérience amoureuse avec son amant entraîne une deuxième clause, celle du chagrin : « Ce journal aura été un cri de passion et de douleur d'un bout à l'autre » (Ernaux, 2001 : 133).

Il faut remarquer aussi la condition de la femme dans l'œuvre. En premier lieu, puisque c'est une femme écrivaine, l'auteure fait son portrait partant de la question du genre. Elle accepte que lorsqu'elle vit cette relation, elle recule dans sa conscience et elle répète les mêmes actions et pensées de sa mère. Elle dévoile la difficulté du détachement de la mentalité traditionnelle, de sa condition de femme lors d'une relation, héritage des idées reçues sur la place de la femme : « Il se sert du whisky [...] pendant que je suis à la cuisine. Ma mère faisait cela. La mentalité d'esclave (en moi aussi) » (Ernaux, 2001 : 115). D'ailleurs, la vision de son amant sur les femmes est acceptée par l'auteure, consciente de la misogynie de son amant mais qui ne lui pose pas de problèmes : « Et misogyne : les femmes en politique, il s'en tord de rire, elles conduisent mal, etc. Et c'est moi qui trouve cela réjouissant... mon étrange plaisir de tout cela » (Ernaux, 2001 : 28).

De même, vu le décalage d'âge, elle sait que son rôle est associé à celui de la « maîtresse », comme la mère qui apprend de nouvelles choses à son fils. Cependant, cette fois-ci, grâce à son expérience, elle lui fait découvrir le fonctionnement des relations basées sur le désir sexuel. D'ailleurs, la figure de la femme est tellement associée à celle de la mère, qu'elle lui achète ses cigarettes préférées ou sa boisson préférée, vodka, afin de lui plaire :

Tout l'après-midi, revu ces deux scènes où il est penché, regardant ma main le branler [...]. Je sens qu'il retrouve une attitude de son adolescence, peut-être plus tôt, un fantasme. Heureuse de lui faire revivre cela, de replonger avec lui dans son enfance. [...] Les hommes se regardent et nous les regardons ?
Rôle de la révélatrice, la mère dispensatrice de plaisir (Ernaux, 2001 : 131).

Cependant, bien qu'elle soit plus âgée, sa manière de vivre une passion est la même depuis ses premiers rapports : « J'avais vingt ans. Aujourd'hui, j'en ai quarante-huit, je n'ai pas de r.v. manqué. [...] Et pourtant, pour moi, c'est toujours la même angoisse » (Ernaux, 2001 : 122).

Le rapport de la femme à son âge s'éloigne de l'idée de la femme qui perd son désir sexuel au fur et à mesure qu'elle vieillit : « J'ai rêvé d'un désir sans monde, sans cette conclusion toujours inévitable, et pourtant nécessaire, l'orgasme. » (Ernaux, 2001 : 122). Il y a derrière cette idée l'affirmation d'une figure féminine qui garde son désir sexuel à n'importe quel âge. Le journal fait ressortir une relation basée sur le désir sexuel d'une femme près de la cinquantaine ayant besoin d'un rapport complètement corporel, qui d'ailleurs s'accomplit dans un état de soumission. Non seulement la différence d'âge avec son amant ne pose pas de difficultés, mais encore, c'est la jeunesse de son amant qui lui permet d'expérimenter la passion physique dans sa totalité.

L'âge devient aussi une valeur pour la femme. Puisque le désir d'une femme a à voir avec son âge, elle regarde les autres femmes et notamment celles qui sont plus jeunes comme des maîtresses potentielles de S. Elle a peur d'une concurrence déloyale, car elle est consciente qu'elle pourrait toujours être remplacée par une autre grâce à la jeunesse qu'elle ne possède plus. La conscience de cette jalousie envers ces femmes plus jeunes revient à plusieurs reprises au fur et à mesure que les rendez-vous deviennent moins fréquents. D'ailleurs, elle met en évidence quelques signes qui témoignent de sa jalousie, comme le fait de vouloir connaître le prénom de « l'autre femme », de la femme légitime : « Pensé que je ne lui avais pas demandé le prénom de sa femme (les formes subtiles de la jalousie ou le désir de néantiser l'autre femme). » (Ernaux, 2001 : 35).

Elle est consciente d'être une femme seule, dont la mentalité est conditionnée par cette clause : « Je suis bien seule. (Mais ma souffrance et mon bonheur sont liés à ma condition de femme seule) » (Ernaux, 2001 : 135). D'ailleurs, l'évidence de jouer un rôle secondaire pour son amant n'empêche qu'elle devienne jalouse, au point d'en rêver, car elle pense toujours à d'autres femmes que son amant pourrait trouver plus désirables.

D'ailleurs, concernant le rôle de la femme dans les relations amoureuses, elle apparaît manichéenne, présentant deux seules options, soit épouse, soit prostituée.

Tandis que la première a l'exclusivité du domaine public, la prostituée se limite à la relation privée dans un endroit clos, comme sa propre chambre. C'est la division stéréotypée des deux types de femmes, celle qui fait le bien et la méchante.

5.2 Différences entre la socioautobiographie (*Passion simple*) et le Journal intime (*Se perdre*) : une même histoire avec deux formes différentes

Tout d'abord, il faut signaler la différence de style d'écriture des deux œuvres. Comme on a déjà expliqué, SP est une partie extraite du journal que l'auteure a tenu dès son adolescence. Il n'y a pas de correction ou de retouche pour sa publication, mais une transcription directe du manuscrit. Donc, c'est un texte de source primaire.

En revanche, PS a été créé à partir de deux sources. D'un côté ses souvenirs, source de création, « Je ne me suis pas beaucoup servie de mon journal, davantage de ma mémoire » (réponse au courrier électronique adressé à l'auteure du 10/05/2020). De l'autre, le journal qu'elle avait écrit et qu'elle évoque dans PS : « Souvent, j'écrivais sur une feuille la date, l'heure, et « il va venir » [...]. Le soir, je reprenais cette feuille, « il est venu », notant en désordre des détails de cette rencontre » (Ernaux, 1991 : 18). Donc, cette œuvre pourrait être considérée une construction. Le temps lui a permis d'« édifier » un nouveau texte d'un point de vue pleinement différent et rétrospectif. L'auteure écrit sur PS : « Le temps de l'écriture n'a rien à voir avec celui de la passion » (Ernaux, 1991 : 61). Cette perspective rend possible la quête d'une forme concrète, celle de l'autobiographie, au contraire de SP, qui ne cherche aucun style.

Même si les événements de base sont les mêmes, la manière de les rapporter est complètement différente. Dans PS la non-précision de la date rend possible la création d'un livre qui condense des actions qui se répètent ou qui restitue seulement celles qui sont pertinentes dans la relation avec son amant. L'auteure joue avec le fait qu'elle connaît la fin de l'histoire pour analyser et choisir les facteurs fondamentaux qui l'ont marquée. Dans ce sens, PS serait une espèce de synthèse de sa passion amoureuse. Ainsi, depuis le début, elle évoque un des éléments clé de la passion qu'elle a vécue, le coup de téléphone : « À partir du mois de septembre l'année dernière, je n'ai plus rien

fait d'autre qu'attendre un homme : qu'il me téléphone et qu'il vienne chez moi » (Ernaux, 1991 : 13).

Puisque c'est un ouvrage de triage, les éléments qui marquent son journal intime sont présentés sous la forme de résumés. Par exemple, la jalousie qui domine le journal est évoquée dans PS mais beaucoup moins souvent et plus froidement : « plus les jours se succédaient sans qu'il m'appelle, plus j'étais certaine d'être quittée » (Ernaux, 1991 : 22).

D'autres éléments apparaissent sous forme de liste. C'est une écriture directe, plus concentrée dans les événements que dans le monde intérieur de l'auteure. Cette forme omet les détails et permet de mener une analyse objective :

Les seules actions où j'engageais ma volonté, mon désir et quelque chose qui doit être l'intelligence humaine [...] avaient toutes un lien avec cet homme :

- lire dans le journal des articles sur son pays (il était étranger)
- choisir des toilettes et des maquillages
- lui écrire des lettres
- changer les draps du lit et mettre des fleurs dans la chambre (Ernaux, 1991 : 14).

Comme c'est un ouvrage prémédité, on n'y trouvera non plus d'écriture immédiate. En effet, c'est une histoire écrite notamment à l'imparfait, évidence de la référence à une histoire du passé, au contraire de SP, écrite au présent. Donc, l'angoisse qui domine le journal intime n'y a plus de place. La connaissance de la suite change la vision, l'auteure écrit en toute sérénité, le texte dépend de sa volonté d'écrire, il n'est plus soumis à la pulsion du désir de l'amant. L'angoisse qui empêchait de voir au-delà devient moins palpable. À cause de cela le reste d'émotions vont dans ce même sens et deviennent plus modérées. De même, la réflexion, à l'écart de l'émotion, permet de mettre un certain ordre et impose une chronologie logique à cet épisode de sa vie, au contraire du journal, qui s'éloigne complètement de tout ordre objectif et dépend exclusivement du rythme de la passion.

En outre, la conception du monde extérieur marque un changement de vision. Cette fois, le monde extérieur est présent dans l'ensemble de l'œuvre, d'ailleurs PS commence avec la mise en contexte de cette relation amoureuse, au contraire de SP : « Cet été, j'ai regardé pour la première fois un film classé X à la télévision, sur Canal +. » (Ernaux, 1991 : 11).

Les références à des éléments externes comme, par exemple, celui de regarder un film pornographique, évoquent une action usuelle, socialement topique. De la même façon, le thème principal de PS, la passion, est comprise comme une expérience personnelle mais en même temps partagée, car l'histoire amoureuse devient un épisode vital des gens, un thème social.

Puisque PS est une œuvre qui partage des caractéristiques avec les ouvrages de fond sociologique qui appartiennent à la socioautobiographie, nous allons le considérer comme tel, au contraire de SP qui se centre exclusivement dans le monde intérieur de l'auteure.

6. Conclusion : Annie Ernaux ou une nouvelle forme scripturale du Journal Intime : le Journal intime féministe

Nous avons constaté que le Journal intime est un genre découlant de l'autobiographie et qui, malgré sa jeunesse, a connu un grand essor, notamment grâce aux parutions tout au long XX^e siècle. Les perspectives analytiques de caractère sociologique et psychanalytique ont favorisé la pratique scripturale du journal, qui est devenu un moyen d'aboutir une auto-introspection. De plus, les caractéristiques du journal telle l'écriture instantanée rendent approprié ce genre pour traiter les thèmes le plus intimes comme c'est le cas du témoignage d'une passion.

SP est l'exemple d'un journal qui se concentre tellement dans l'intimité de l'auteure qu'il porte exclusivement sur la passion, s'éloignant de tout ce qui est en dehors. L'auteure, jour après jour, transcrit directement son comportement dans cette période, où elle reconnaît une perte de contrôle de sa vie, rendant le texte assujéti au désir de son amant. En effet, c'est le témoignage d'une femme qui a vécu un épisode

d'aveuglement à cause de son désir, de sorte que le lecteur réalise la double signification du désir, un bonheur inséparable du sentiment d'épouvante.

Cette angoisse que reflète le journal, contrairement à PS qui raconte l'histoire de façon plus modérée, est le signe de l'ignorance de ce qui va s'ensuivre lors de l'écriture d'un journal. Le texte est « soumis au hasard de la vie » (réponse au courrier électronique adressé à l'auteure du 10/05/2020). De même, SP transmet l'image d'une femme dépendante d'un homme, qui jouit d'une relation secrète, certes, mais qui en même temps est méfiante envers les autres femmes. La crainte d'être abandonnée est présente dans ses rêves, dans le plus profond de son esprit, angoisse qui met en évidence l'influence des théories psychanalytiques sur l'auteure.

Cette acceptation de sa conception d'esclave, est une démonstration de l'existence de relations de soumission : « C'est presque toujours moi qui dirige, mais selon son désir » (Ernaux, 2001 : 30). La parution de SP met en évidence non seulement l'expérience personnelle d'une femme qui est devenue complètement aliénée, mais l'existence de ce genre de relations où la femme justifie n'importe quelle action ou mentalité qui la dénigre pourvu que son désir y trouve son compte. Autrement dit, la parution de cet ouvrage est le cri d'une expérience collective que beaucoup de femmes ont éprouvé, qu'elles éprouvent toujours et que sans doute elles vont continuer d'éprouver. De cette façon, elle se défait des préjugés comme le narcissisme ou le nombrilisme attribués à l'écriture autobiographique pour offrir son témoignage en tant que voix collective et sans autocensure des femmes.

Ainsi donc, même si l'œuvre en soi n'arrive pas à être un ouvrage d'identification pour les lectrices, mais plutôt de « déposition » comme l'indique l'auteure (réponse au courrier électronique adressé à l'auteure du 10/05/2020), il est indiscutable que la décision de publication va au-delà d'une simple manifestation. Puisque le choix de publication est un acte osé, notamment sachant que l'histoire était déjà écrite dans PS, cet ouvrage a une valeur considérable dans le parcours littéraire de l'auteure. L'importance du genre dans SP est équivalente à l'importance des origines

sociales dans le reste de ses œuvres et notamment dans les autres journaux qu'Ernaux a publiés.

Par conséquent, le fait d'écrire et de publier un tel journal pourrait être considéré un acte doublement féministe. C'est l'ouverture vers une autre écriture libre et sans autocensure qui pénètre dans le monde intime le plus profond de la femme et qui, en plus, est publié consciemment pour témoigner de la réalité de l'univers féminin le plus fidèlement possible.

Enfin, il faut remarquer l'importance de la date de parution. La publication de SP se trouve dans un contexte concret, d'un côté c'est l'époque d'une tendance à la hausse de la pratique du journal chez les femmes. De l'autre, la publication se place dans une période de croissance de la conscience féministe, de sorte que cette œuvre d'une passion sans retouche, est une contribution fondamentale pour assurer la continuité de cette sensibilisation.

BIBLIOGRAPHIE

Corpus :

Ernaux, A. (1991) *Passion simple*. Paris : Gallimard (coll. Folio).

Ernaux, A. (2001) *Se perdre*. Paris : Gallimard (coll. Folio).

Autres œuvres d'Annie ERNAUX :

Ernaux, A. (2011) *L'atelier noir*. Paris : Des Busclats.

Ernaux, A. (2008) *Les années*. Paris: Gallimard (coll. Folio).

Ernaux, A. (1997) *La honte*. Paris : Gallimard (coll. Folio).

Ernaux, A. (1983) *La place*. Paris : Gallimard (coll. Folio).

Bibliographie critique :

Barthes, R. (1966) « Alain Girard, *Le Journal intime* », *L'Année sociologique*, (repris dans *Œuvres complètes*, Vol. II, 1966-1973, Seuil : 56-59, 1994).

Bernadet, M. H. (2012) *Analyse de l'écriture d'Annie Ernaux dans La Place et La Honte : Entre littérature et sociologie*. Stockholm University. [urn:nbn:se:su:diva-139883](http://nbn:se:su:diva-139883) [consulté le 12/05/2020].

Blanchot, M. (1959) « Le journal intime et le redit ». *Le livre à venir*. Paris : Gallimard : 252.

Bryant, D. (1981) « Réflexions sur le journal intime ». *Neuphilologische Mitteilungen*, Vol. 82 (1) : 66-74. www.jstor.org/stable/43315267 [consulté le 10/05/2020].

Creux, G. (2014) « Annie Ernaux, *Regarde les lumières mon amour* ». *Lectures*. <http://journals.openedition.org/lectures/15143> [consulté le 14/05/2020].

Disegni, S. (2007) « Le présent dans le *Journal des Goncourt* ». *Cahiers Edmond et Jules de Goncourt*, n° 14 : 181-201. <https://doi.org/10.3406/cejdg.2007.991> [consulté le 14/05/2020].

Ernaux, A. (2002) « Annie Ernaux : transfuge sociale ». Entretien Descaves, D. et Magnen, E. *L'Œil Électrique*, n° 25.

Ernaux, A. (2000) « Annie Ernaux : une place à part. Entretien (avec Pécheur. J) ». *Le Français dans le monde*, n° 310, mai-juin : 26-27.

Ernaux, A. (2005) « La littérature est une arme de combat ». *Mauger, Rencontres avec Pierre Bourdieu*. Bellecombe en Bauges, Editions du croquant : 159-176.

Ernaux, A. (2017) « Les bourgeois m'inspirent de la pitié », un entretien avec Annie Ernaux». Entretien réalisé par Ribery, F. *Le blog de Fabien Ribery*. <https://linterveille.blog/2017/02/03/les-bourgeois-minspirent-de-la-pitie-un-entretien-avec-annie-ernaux/> [consulté le 10/05/2020].

Ernaux, A. (1993) « Rencontre avec Annie Ernaux, à l'occasion de la parution de *Journal du dehors* (1993) ». <http://www.gallimard.net/catalog/entretiens/01027376.htm> [consulté le 12/05/2020].

Ernaux, A. (2011) « Toute écriture de vérité déclenche les passions ». Entretien réalisé par Laurens, C. *Le monde des livres*. Propos recueillis par Raphaëlle Rérolle. https://www.lemonde.fr/livres/article/2011/02/03/camille-laurens-et-annie-ernaux-toute-ecriture-de-verite-declenche-les-passions_1474360_3260.html [consulté le 19 mai 2020].

Ionescu, M. (2001) « *Journal du dehors* d'annie Ernaux : "je est un autre" ». *The French Review*, 74 (5) : 934-943. www.jstor.org/stable/399769 [consulté le 14/05/2020].

Jossua J. P (2003) « Le journal comme forme littéraire et comme itinéraire de vie », *Revue des sciences philosophiques et théologiques*, Tome 87 : 703-714. <https://doi.org/10.3917/rspt.874.0703> [consulté le 14/05/2020].

Kunz Westerhoff, D. (2005). «Le journal intime ». Méthodes et problèmes. Genève : Dpt français moderne. <http://www.unige.ch/lettres/framo/enseignements/methodes/journal/> [consulté le 10/05/2020].

Lejeune, P. (2011) « Annexe. Journaux féminins tenus sous l'Occupation. Bibliographie ». Curatolo, B. & Marcot, F. *Écrire sous l'Occupation: Du non-consentement à la Résistance, France-Belgique-Pologne, 1940-1945*. Presses universitaires de Rennes : 397- 410. <http://books.openedition.org/pur/110999> [consulté le 14/05/2020].

Lejeune, P. *Autopacte*: site proposé par Philippe Lejeune. <https://www.autopacte.org/> [consulté le 14/05/2020].

Lejeune, P. (2009) « Journal intime : pléonasme ou oxymore ? ». *Cahiers du monde russe*. <http://journals.openedition.org/monderusse/9147> [consulté le 10/05/2020]

- Lejeune, P. (1975) *Le pacte autobiographique*. Paris : Seuil.
- Leleu, M. (1952) *Les Journaux intimes*. Paris : PUF.
- Luque Amo, A. (2016) « El diario personal en la literatura: teoría del diario literario ». *Castilla. Estudios de Literatura*, Vol. 7 : 273-306.
- Picard, H. R. (1981) « El diario como género entre lo íntimo y lo público ». *Anuario de la Sociedad Española de Literatura General y Comparada*, Vol. IV : 115-122.
<http://www.cervantesvirtual.com/obra/el-diario-como-gnero-entre-lo-ntimo-y-lo-pblico-0/> [consulté le 10/05/2020]
- Rousset, J. (1986) *Le lecteur intime*. Paris : Corti
<https://www.unige.ch/lettres/framo/enseignements/methodes/journal/jiintegr.html>
[consulté le 10/05/2020].
- Sánchez Hernández, A. (2017) « L’auto-socio-biographie d’Annie Ernaux, un genre à l’écart ». *Anales de Filología Francesa*, Vol. 25 : 187-205.
<http://hdl.handle.net/10201/56221> [consulté le 14/05/2020].
- Thumerel, F. (2011). « Retour à/retour sur... Sociogenèse d'un paradigme heuristique: *Retour à Reims* de Didier Éribon ». *Tumultes*, (36) : 77-90.
www.jstor.org/stable/24599453 [consulté le 19/05/2020].